***LE ROUGE ET LE NOIR* DE STENDHAL**

**(Notes Ellipse Bac Nouveau programme, Ellipse collection 40/4 et Profil d’une œuvre, Stéphanie Mange)**

**Date publication**: 1830, Stendhal( Henri Beyle) 47 ans, témoin d’une histoire mouvementée (3 régimes radicalement opposés, République, Empire et Restauration en 1 trentaine d’années)

**Sous-titre « Chronique de 1830 »** : donc plongeon dans haines entre les partisans de ces régimes qui vont conduire à Révolution de Juillet (Trois Glorieuses, monarchie de Juillet avec Louis-Philippe)

+ **destin individuel de Julien**, jeune homme épris de liberté et d’idéal, séduisant et ambitieux, qui tente de s’élever dans la société qui le méprise et le rejette car il est pauvre.

**Une histoire du temps présent : peindre une réalité sociale et politique**

Inspirée de **2 faits divers**

1. Ancien séminariste de Grenoble, Antoine Berthet, condamné à mort et exécuté le 23 février 1829 pour avoir tiré sur madame Michoud, femme de 36 ans, qu’il avait cherché à séduire (récit dans La Gazette des tribunaux) voir allusion I, 5 rappel et anticipation du destin de Julien : « Détails de l’exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon le … » (nom = anagramme de Julien Sorel)
2. Condamnation à 5 ans de prison ( !) de Lafargue, ébéniste, accusé d’avoir assassiné sa maîtresse en 1829. Stendhal particulièrement intéressé par la personnalité du prévenu : « On le dirait d’une classe supérieure à celle qu’indique son état d’ébéniste », Promenades dans Rome

Nombreuses références au **contexte politique** mais qui restent très souvent implicites. Nerval est sans doute Polignac (ministre des Affaires étrangères), la conquête de l’Algérie, décidée sous son ministère et qui s’achève par la prise d’Alger en juillet 1830, est signalée par Mathilde dans une réflexion sur le courage (II,14).

L’auteur rend compte indirectement du conflit politique entre libéraux et ultras qui agite la société à la veille des Trois Glorieuses, à travers l’opposition de M.de Rênal et Valenod + dénonce manœuvres occultes des congrégations religieuses et des jésuites dans l’Eglise et au cœur du système judiciaire comme au sein du pouvoir (le vicaire M.de Frilair prétend pouvoir disposer du vote de certains jurés au procès de Julien et les comploteurs ultra-royalistes appellent le soutien discret de l’Église)

2 références explicites à la fin du roman : mention du roi Charles X (II, 45) et une fois la date de 1830( I, 22)

**Au niveau culturel : 2 événements récents**

Julien évoque le ballet de Manon Lescaut créé le 3 mai 1830 (II,28)

Succès d’Hernani de Hugo (voir bataille d’Hernani) dont la première a lieu le 23 février 1830 (II, 10) : Hugo (« La liberté littéraire est fille de la liberté politique) devenu chef de file des romantiques contre les tenants d’un classicisme académique et surtout le représentant d’une opposition libérale (engagement politique de Stendhal aussi, qui n’aimait pas spécialement les intrigues de Hugo d’où une référence rapide).

**Succès du roman** : de nombreux critiques reconnaissent le talent du romancier et la nouveauté presque révolutionnaire de l’œuvre mais on remarque le ton satirique de l’auteur qui choque par son scepticisme ( Attitude, disposition d'esprit d'une personne portée à l'incrédulité ou à la défiance envers les opinions et les valeurs reçues) voire le cynisme (Attitude cynique, mépris effronté des convenances et de l'opinion qui pousse à exprimer sans ménagements des principes contraires à la morale, à la norme sociale)

Journal des débats du 26 décembre 1830 : « c’est un observateur à froid, un railleur cruel, un sceptique méchant, qui est heureux de ne croire à rien, parce que ne croyant pas il a le droit de ne rien respecter et de flétrir tout ce qu’il touche »

Critique très féroce de Mérimée (pourtant ami de Stendhal) : « Il y a dans le caractère de Julien des traits atroces dont tout le monde sent la vérité mais qui font horreur. Le but de l’art n’est pas de montrer ce côté de la nature ». Reproche d’un réalisme qui engendre le désenchantement du lecteur.

Balzac le condamne aussi : il relève dans le roman « la senteur cadavérique d’une société qui s’éteint ». « Monsieur Stendhal nous arrache le dernier lambeau d’humanité et de croyance qu’il nous restait ».

Par la suite, le roman sera revendiqué par les réalistes et les naturalistes (Zola) ainsi que par les défenseurs du roman psychologique comme Taine (philosophe et critique) : « Dans le monde infini, l’artiste choisit son monde. Celui de Beyle ne comprend que les sentiments, les traits de caractère, les vicissitudes de la passion, bref la vie de l’âme. » Etude sur Stendhal 1864

Paul Bourget dans Essais de psychologie contemporaine (1884) reprend la même idée : « J’admire plus encore la force d’analyse grâce à laquelle Stendhal a dit le dernier mot sur tout un groupe au moins de ceux que l’on appelait après 1830, les enfants du siècle »

**Titre énigmatique : plusieurs hypothèses**

1. Double ambition de Julien avec opposition entre armée napoléonienne et clergé sous la Restauration ?
2. Couleur noire avec connotation psychologique, voire sociale : « Peut-être ce qu’il vit au Séminaire est-il trop noir pour le coloris modéré que l’on a cherché à conserver dans ces feuilles » (I,27) ? Le rouge = coloris modéré, couleur de l’uniforme de l’époque, par opposition entre l’uniforme bleu des armées de Napoléon et l’uniforme blanc des troupes royales ?
3. Rouge comme référence à la Révolution et aux bonnets phrygiens ?
4. Rouge comme référence au caractère moral des femmes (pudeur) opposée à pâleur de Julien (I,9) ?
5. Rouge comme symbole prémonitoire d’un destin tragique : « Julien crut voir du sang près du bénitier… » avant de se rendre chez madame de Rênal (I,5) ?
6. Couleur des cases de la roulette pour mettre en évidence le rôle du hasard et de la fatalité dans le roman ?

**Titre bipartite comme la structure du roman parfaitement symétrique :**

2 parties qui se font écho, la seconde comme variation thématique de la première.

Coup de foudre de MDR = duel amoureux J et MDLM

Vie provinciale = vie parisienne

Enfermement au séminaire = emprisonnement final

**Ecriture contrapuntique** (relatif à la contrepointe en musique : système d'écriture musicale qui a pour objet la superposition de deux ou plusieurs lignes mélodiques)

Les gestes, les actions sont presque toujours décrits à partir du regard d’un personnage (très souvent Julien) donc avec une restriction de champ puis souvent apparaît un monologue intérieur du personnage. Il y a donc comme en musique deux lignes mélodiques. Parfois, une troisième voix s’ajoute, celle du narrateur qui introduit un nouveau point de vue. Exemple : fin de I,15 et début de I,16

**Temporalité de cette « chronique de 1830 »**

Paradoxe car écrite au passé alors qu’elle évoque des faits contemporains.

Chronologie relativement précise : en 1830, Julien a 22ans (II,33). Il est donc né en 1808. Au début du roman, Stendhal signale qu’il n’a que 18-19 ans, nous sommes alors en 1826. Il est âgé de 23 ans au moment de son exécution en 1831. Le roman couvre donc une période de près de 5 ans.

Fin 1826 : domicile des de Rênal

Hiver 1827 – automne 1828 : séminaire

Automne 1828 – fin 1830 : Hôtel de Monsieur de La Mole

Probablement printemps 1831 : procès et exécution au mois de juillet 1831.

**Le traitement de l’espace**

2 lieux : la province et Paris, 2 mondes à part mais qui se rejoignent par leurs bassesses.

Verrières : médiocrité provinciale dont Julien veut s’extirper

Besançon : enfermement (séminaire puis prison)

Paris, haute société, hypocrisie et complots politiques

Prison : lieu d’isolement du jeu social, interrompt sa fuite en avant ; le stabilise et le recentre sur lui-même

Quelques lieux de bonheur : Vergy et ses soirées sous les tilleuls, montagnes et grotte (espaces élevés où Julien prend de la hauteur sur son existence et les autres

**Les thèmes**

1. Intrigue et complots

Image d’une France (règne de Charles X) profondément divisée. Partout on intrigue.

Verrières : Valenod, le bourgeois soutenu par les libéraux convoite la place du maire, M. de Rênal, un noble ultra.

De la Mole complote avec les royalistes les plus réactionnaires.

Les congrégations religieuses (surtout les jésuites) opèrent pour écarter leurs ennemis (les jansénistes) et pour intervenir dans les affaires politiques et judiciaires (abbé Vicaire se vante de pouvoir faire nommer les jurés au procès de Julien).

Cependant, des zones d’ombre : comment Valenod est-il devenu baron, comment devient-il le candidat du ministère alors que la candidature de de Rênal est désormais soutenue par les libéraux (II,7)? Quel est le but des comploteurs (II, 21 à 23) : renverser le roi, le forcer à mener une politique plus autoritaire d’après le cardinal présent ?

* En fait, chez Stendhal, une façon de dénoncer le rôle occulte de l’Eglise, condamner aussi la politique d’un point de vue esthétique « un coup de pistolet au milieu d’un concert » (II, 22)
* Politique perçue à travers les yeux de Julien : elle ne l’intéresse pas, il n’est qu’un témoin (« Cette conversation d’une sombre politique étonnait Julien et le distrayait de ses rêveries voluptueuses », II,1)

1. Argent

Ambition : faire fortune au sein de la société de la Restauration dominée par l’argent.

Le père Sorel « vend » son fils à de R. après une âpre négociation. Julien n’a pas de valeur, il n’a qu’un prix. De R le présente à sa femme comme une « acquisition » (I,6), de la Mole évoque à son propos « une fantaisie qui lui coûtera un diamant de 500 louis dans [son] testament (II, 7)

Julien, à sa décharge, ne réclame pas d’argent mais l’argent vient à lui par de R, de la Mole. Or, il pourrait, comme suggéré, faire fortune avec son ami Fouqué. Cependant attitude à l’égard de la richesse ambiguë : mépris pour ceux qui méprisent les pauvres (bourgeois et nobles de Verrières), plusieurs fois il évoque son ancienne pauvreté comme un défi aux riches, come un élément essentiel de son être (« il faut leur montrer que c’est ma pauvreté qui est en commerce avec leur richesse mais que mon cœur est à mille lieues de leur insolence », I,12)

MAIS, volonté affichée de « faire fortune » (voir son admiration pour le jeune évêque d’Agde et surtout ses revenus !, I,18) L’argent qu’il obtiendra de de la Mole pour son futur mariage semblent le combler « Cette fortune imprévue et assez considérable pour un homme si pauvre en fit un ambitieux », II,34)

A nuancer, à la lumière de la fin du roman…

1. Hypocrisie

Il la définit « comme un art de la faiblesse » et une « arme » dans une époque où il ne peut mener des actions « parlantes en face de l’ennemi » ( I,26).

Utilisée pour la première fois pour se soustraire à la violence de son père puis a recours aux faux semblants quand menacé par les habitants de Verrières ou méprisé par les séminaristes. Plusieurs fois comparé à Tartuffe.

C’est aussi un on Juan qui se sert de la séduction qu’il utilise comme un moyen d’ascension sociale (et non comme une fin en soi chez Molière), surtout auprès de Mathilde, dans une moindre mesure avec Louise car le mensonge lui pèse.

L’hypocrisie est un duel avec soi-même : un combat où l’être et le paraître finissent par se confondre et menacer l’unité du personnage (« Excepté pour les matières de haute trahison, Julien était devenu un autre lui-même », II,13) La relation à l’autre est faussée également : ainsi Julien prête à Mathilde « la duplicité de Machiavel » (II, 13)

1. Ennui

Il est général. Depuis la chute de Napoléon, Stendhal souligne que « l’ennui redouble » (I,7), voir la formule de Mathilde « siècle dégénéré et ennuyeux » (II, 14) + 2 chapitres tiré « L’ennui » (I,6 et II, 29)

Mathilde s’ennuie profondément alors que Julien travaille et peut échapper à « cette vie sans intérêt » régit par un ennui mortel », sou l’effet « desséchant de la politesse admirable, mais si mesurée (entendons hypocrite) qui distingue la haute société (II, 5). Même sentiment au séminaire. Mais jamais à Verrières donc l’amour apparaît comme un antidote à l’ennui, ce que reconnaît Mathilde : « Sans grande passion, j’étais languissante d’ennui » (II, 12). Il faut entendre l’amour accompagné de courage et défiant les codes sociaux (Boniface de la Mole et marguerite de Navarre) car « s’exposer au danger élève l’âme et la sauve de l’ennui » donc Julien correspond à l’idée qu’elle se fait de l’amant héroïque.

1. Vanité (Caractère de ce qui est frivole, insignifiant)

L’incipit du roman (description de Verrières) donne une place prépondérante à la vanité. Les bourgeois, les nobles cherchent à jouir de la considération publique et d’une renommée qui masque le vide de l’être. Le régime récompense la servilité discrète et la vanité mais pas le courage exemplaire.

Portraits intéressants de vaniteux :

* M. de Rênal qui cumule l’ostentation du bourgeois avec son titre de directeur d’une fabrique de clous et le souci constant du prestige avec son poste de maire assorti de son titre nobiliaire
* Mathilde emplie de la vanité du prestige de son nom et de la lignée de ses ancêtres. Sa passion pour Julien, le plébéien, est une forme de renoncement à la « petite vanité » (II, 34)

Julien, lui, est finalement sensible au prestige, au paraître et cesse d’imaginer obtenir la gloire par la bravoure : « A peine lieutenant par faveur et depuis deux jours, il calculait déjà que, pour commander en chef à trente ans (…) il fallait à vingt-trois ans être plus que lieutenant »

**Le personnage de Julien Sorel : un héros ambigu**

Physiquement, héros romantique dont principal atout est la séduction.

Psychologiquement, arriviste, hypocrite, révolté, calculateur froid ou jeune homme excessivement sensible ?

En fait, héros en formation, en évolution tout au long du roman. Figures de pères : vieux chirurgien-major, abbé Chélan, Louise, abbé Pirard, marquis de la Mole. Il se cherche constamment.

* **Un petit bourgeois qui se croit plébéien** : voir les mots qu’il emploie pour se caractériser : « plébéien, domestique, petit paysan, fils de paysan, fils d’ouvrier, fils de charpentier ». En réalité son éducation a fait de lui un fils de petit bourgeois selon l’abbé Pirard (II, 1), voir le rôle des livres chez cet intellectuel, notamment scène du premier portrait de Julien. Cette éducation l’isole des habitants de Verrières, des séminaristes fils de paysans. Il s’imagine appartenir à une classe qui n’est pas la sienne, il est perpétuellement en décalage.
* **Un ingénu qui se croit hypocrite** : choix de l’arme de l’hypocrisie pourtant alors qu’il se croit fin calculateur, diplomate au mieux, il est le plus souvent étourdi, ignorant, ingénu, impulsif et d’une sensibilité excessive. Chez Louise, il trahit 2 fois sa passion pour Napoléon ; au séminaire, il s’attire l’inimitié de tous (surnom de « Martin Luther », I, 27). A Paris, maladresses et bévues comme scène du tailleur(II, 2), la faute d’orthographe (II,2), les mésaventures équestres (II,3), le duel burlesque avec le chevalier de Beauvoisis (II,6). C’est un calculateur qui a vite les larmes aux yeux (effusion de sensibilité avec l’abbé Pirard, le marquis). Il ressemble bcp plus à un héros romantique qu’aux froids roués des Liaisons dangereuses de Laclos. Il ne trompe personne (voir abbé Pirard : « La jalousie et la calomnie te poursuivront. En quelque lieu que la Providence te place, tes compagnons ne te verront jamais sans te haïr », I,29). Julien ne sait pas suffisamment s’oublier pour jouer un rôle. Par ailleurs, il n’a pas vraiment de plan à long terme et s’inspire souvent des autres, il imite (lettres de Korasoff ou tirades de Tartuffe qu’il connaît par cœur), se juge hypocrite mais le narrateur intervient : « Egaré par toute la présomption (surestimation de ses capacités, prétention) d’un homme à imagination, il prenait ses intentions pour des faits, et se croyait un hypocrite consommé. Sa folie allait jusqu’à se reprocher ses succès dans cet art de la faiblesse » (I,26). Pour Stendhal, l’hypocrisie pour être utile doit se cacher or Julien se livre à tout moment : « Julien était las de se mépriser. Par orgueil, il dit franchement sa pensée » (II, 10)
* **Un révolté qui devient ambitieux** : en décalage avec son milieu, Julien fuit dans les livres à partir desquels il échafaude tous ses « rêves héroïques »(I,12), s’envole « dans les pays imaginaires » (II,45), développe son admiration inconditionnelle pour Napoléon. Pour lui, réussir n’est pas accepter les fausses valeurs de la société et parvenir mais échapper à une situation humiliante de dépendance (Pour Julien, faire fortune, c’était d’abord sortir de Verrières » I,5). Les affronts qu’il endure exacerbent sa haine pour les nobles et les bourgeois, ce que Stendhal commente : « Ce sont sans doute de tels moments d’humiliation qui ont fait les Robespierre » (I,9). Donc la réussite est une revanche sociale, les riches sont des ennemis à combattre et non des modèles à atteindre. Il écarte toutes les possibilités de fortune qui ne prouveraient pas sa « virtu » (mot très stendhalien emprunté à l’italien qui rend compte de son culte de l’énergie, de la force virile qui caractérise les âmes courageuses et passionnelles) : les propositions de son ami Fouqué, la cure de l’abbé Pirard, le mariage et les millions de Korasoff. Un Rastignac les aurait acceptés. Il refuse aussi le modèle de vie des riches de Verrières (amour exclusif de l’argent et vanité) auquel il oppose le culte de l’énergie, le courage, l’exemple des grands héros de la Révolution et Napoléon, l’estime de soi, le devoir, l’honneur. Il condamne les arrivistes (Valenod, les séminaristes). Même à Paris, il ne sait se trouver des appuis comme devrait le faire un ambitieux sans scrupule. De la Mole en a conscience, il le sait sans appui et dans une situation fragile à la fin du roman : « Non, il n’a pas le génie adroit et cauteleux (sournois) d’un procureur qui ne perd ni une minute ni une opportunité » (II,34). Cependant, Julien a parfois les pensées d’un arriviste (son « admiration » pour le jeune évêque d’Agde, pour le prince Korasoff, puis il est grisé par son titre de lieutenant des hussards et par son bel uniforme. Il semble fasciné par ce qu’apporte les plus hautes sphères, le sommet de la hiérarchie sociale. Il reconnaît sa faiblesse en prison : « Là, comme ailleurs, le mérite simple et modeste a été abandonné pour ce qui est brillant » (II,42)
* **Un héros qui manque de lucidité** : contradiction entre le désir de réussite individuelle et société libre chez Julien et chez Stendhal (« J’abhorre la canaille (…) et en même temps que, sous le nom de *peuple*, je désire passionnément son bonheur », Claude Roy dans Stendhal par lui-même). Par ailleurs illusion que l’histoire peut-être faite par de grands hommes, vision individualiste de l’histoire (admiration pour Danton, Robespierre, Napoléon) en décalage avec la société de la Restauration où il n’y a plus de grands hommes mais des parvenus, des hypocrites, des fantoches (personnes sans consistance, ni volonté, pantins). Parfois quelque clairvoyance, par exemple, lors de son dîner chez Valenod : « Voilà donc, se disait la conscience de Julien, la sale fortune à laquelle tu parviendras » (I,22). Mais, très vite, il se replonge dans la lecture de son héros pour se redonner du courage. Ainsi, il maintient le décalage entre ses rêves et ses expériences sans jamais remettre en question les mythes entretenus par ses lectures.
* **L’échec d’un homme et d’une génération**: échec de Julien et de toute une jeunesse qui vient se briser contre les réalités brutales de la société capitaliste de l’époque. Les valeurs de celle-ci ne sont plus l’héroïsme « romain », ni les vertus à l’antique exaltées par la Révolution. Il n’y a plus de place pour les « conquérants » solitaires. Julien, incapable de jouer pleinement son rôle d’hypocrite préfère se précipiter dans la catastrophe plutôt que se compromettre dans une aventure incompatible avec l’estime de soi. Les échecs de Julien sont dus à des erreurs sur sa propre personne et sur le monde, à une mauvaise estimation de la réalité : « Presque tous les malheurs de la vie viennent des fausses idées que nous avons sur ce qui nous arrive. Connaître à fond les hommes, juger sainement des événements, est donc un grand pas vers le bonheur » écrit Stendhal dans son Journal, 10 décembre 1801.
* **Le triomphe d’une réconciliation avec soi-même** : le coup de théâtre de la fin du roman nous amène à nous demander quelles sont les motivations profondes qui poussent Julien à commettre son crime envers Louise. En prison, il donne en pensée les raisons de son geste : « J’ai été offensé d’une manière atroce : j’ai tué, je mérite la mort ». De nombreux commentateurs ont parlé de la folie de Julien, montrant que Stendhal ne savait sans doute que faire de son héros parvenu au sommet de la société… D’autres ont au contraire montré que son geste était en accord avec son caractère et que, par ce geste, il redevenait lui-même. Si Julien n’avait été qu’un arriviste, il aurait fui. Il s’élance alors vers Louise guidé par le sentiment qu’il a toujours eu de lui-même, et par un « devoir absolu ». C’est l’idée même du mépris de la lettre de Madame de Rênal qui l’oblige à cet acte car il s’agit de rétablir définitivement son honneur salit par la lettre de Louise : « Pauvre et avide, c’est à l’aide de l’hypocrisie la plus consommée, et par la séduction d’une femme faible et malheureuse, que cet homme a cherché à se faire un état et à devenir quelque chose. » (II, 35) Or, il n’est pas cet homme-là et est capable de tout perdre pour prouver qu’il ne saurait être un simple arriviste. En perdant tout, il peut retrouver l’estime de soi. Le marquis le souligne : « Lui, bien différent, ne peut supporter le mépris à aucun prix » (II,34). Il retrouve aussi l’estime de Madame de Rênal et comprend qu’il l’a toujours véritablement aimée : « Ce n’est ni la mort, ni le cachot, ni l’air humide, c’est l’absence de Mme de Rênal qui m’accable » (II,45).